

N°4 - Avril 2009 : JOURNÉE D'ÉTUDES FRANCO-BELGE

« LA PAROLE DU JEUNE, QU'EN FAISONS-NOUS? »

➔ EXPOSE

Atelier slam

par Céline Stafaniak, Educatrice au Centre fermé de Liévin

Le Centre fermé de Liévin dépend de la protection judiciaire de la jeunesse du Pas-de-Calais. C'est une structure d'hébergement qui accueille, en alternative à l'incarcération ou dans le cadre d'un placement sous écrous, des jeunes âgés de 13 à 16 ans, multirécidivistes, placés sous l'autorité d'un magistrat. Les mineurs accueillis sont pour la plupart des jeunes en souffrance, avec un parcours de vie souvent difficile. Ils ont pour la majeure partie d'entre-eux un parcours institutionnel ancré dans la délinquance et une certaine connaissance des placements.

L'origine du projet slam

L'atelier slam est un projet qui a été pensé à l'occasion des phases de préparation de l'ouverture du CEF de Liévin. **Il s'agissait de proposer aux jeunes un outil d'ouverture culturelle, mais surtout un média éducatif, favorisant l'expression écrite et orale, en valorisant la parole du jeune.** Nous étions partis de trois hypothèses. Partant du postulat que la violence est de la parole non aboutie, ce travail sur l'expression écrite et orale ne pourrait que contribuer à prévenir la violence. En effet, la parole est un acte de prévention, puisque mettre des mots sur les émotions, le ressentiment, les traumatismes et les douleurs, permet d'apaiser, de communiquer, de comprendre, et d'éviter le recours facile à la violence. Celle qu'on fait subir pour répondre à celle qu'on a subie, ou celle que l'on retourne envers soi.

Deuxième hypothèse : les jeunes placés au CEF sont des multirécidivistes, donc plus dans l'acte que dans la parole. Le slam peut être un outil qui

aide à mettre des mots sur le mal-être qui pousse à agir. Enfin la troisième hypothèse : les jeunes réitérant sont souvent en froid avec l'école, donc il faut parfois les réconcilier avec les apprentissages tels que la lecture ou l'écriture. Le slam peut aussi servir de support et d'outil.

Mais alors, qu'est-ce que le slam ?

Le slam est un mouvement poétique, social et culturel. Il consiste à écrire des poèmes et à les interpréter avec ou sans accompagnement musical. Les textes portent sur des sujets variés : l'amour, l'amitié, l'injustice, le racisme, etc.

Mais encore, le slam c'est le parler de soi. Écrire et interpréter de la poésie pousse à s'interroger sur ses émotions. Le slam est apparu dans les années 80 à Chicago. Il s'est développé ces dernières années en France, avec notamment un déploiement de la scène slam, avec la mise en avant de nombreux artistes, comme Grand corps malade ou Abdel Malik, les deux slameurs les plus connus. Pour les jeunes, le slam est attractif car il est une forme d'expression contemporaine, proche des mouvements hip-hop et rap, très appréciés par ces derniers.

Il aborde également des thèmes qui les touchent, car il s'agit de culture urbaine à laquelle appartiennent les jeunes issus majoritairement des cités quartier. Lorsque le slam permet d'aborder dans un contexte d'hébergement collectif des faits de société, cela permet de donner une dimension politique à la parole du jeune.

Le déroulement de la session slam et les impacts observés sur la structure

Les jeunes du CEF ont vécu 11 séances d'atelier slam, menées par un slameur professionnel. En fin de session, les productions écrites ont été valorisées sous forme d'une représentation des jeunes devant un public composé des familles, des partenaires et des professionnels. Au démarrage de l'activité, nous nous étions basés, en concertation avec le slameur, sur des séances d'1h30, préjugant que 2h serait un temps trop long pour la capacité de concentration d'un groupe de 8 jeunes. Et il s'est avéré en fait que dans la pratique, les ateliers duraient souvent deux heures plutôt qu'une heure trente. Car les jeunes manifestaient un entrain, une motivation à continuer le travail entamé au cours des séances. Donc ces ateliers se sont déroulés en trois temps. Un premier temps consacré à la sensibilisation, où il s'agit de faire une découverte culturelle, d'enrichir des savoirs et de faire émerger l'envie d'écrire. Le principal support utilisé à ce moment-là était la vidéo, par la diffusion d'extraits de films sur l'histoire du slam ou la restitution d'ateliers amateurs. Ce premier temps est ponctué par des interprétations du slameur pour se présenter lui et parler de lui en alternant l'utilisation d'instruments ou avec un enregistrement musical qui accompagne le texte. Ou encore, il utilise sa voix comme une boîte à sons. Tout un travail qui fait que dès la première séquence, le jeune adolescent accroche à l'activité.

Le deuxième temps est consacré à la déclama-tion de textes, à l'expression, à la musicalité des mots. Il s'agissait notamment de reprendre des textes écrits par d'autres jeunes.

Le troisième temps est le temps le plus important, consacré à l'écriture individuelle, avec toujours une mise en coeur commune. Le sujet c'est évidemment le « je ». Le thème qui a été proposé à chacun au CEF c'était : pourquoi ils sont arrivés au CEF ? Et vers quoi tendent-ils à aller avec le CEF ? Le travail d'écriture proposé leur demandait donc une réflexion on va dire existentielle. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Vaste question lorsqu'on est un ado placé, qui plus est, placé en CEF. Donc, la mise en coeur commune était génératrice de lien social. À ce propos, par-

mi les plus jeunes en question, il y en avait un, particulièrement à l'écart du groupe dans son quotidien. Il s'agissait d'un jeune de 15 ans psychotique, qui avait quitté le système scolaire à l'âge de 7 ans, qui éprouvait de grosses difficultés en lecture et écriture, et il se trouve que dans les ateliers slam, il avait sa place. La lecture commune des textes écrits, et l'entraide réciproque, induite par le fonctionnement de l'atelier, participait à fédérer le groupe positivement. Comme les jeunes ont tendance à s'identifier aux cultures urbaines, notamment à la culture rap/hip-hop, le support sonore choisi pour épauler leurs textes était de la musique rap. Les jeunes étaient ainsi d'autant plus contents de participer à cette activité. Les professionnels du CEF les valorisaient en reconnaissant leurs goûts, leurs musiques, en encourageant leur créativité. Et pendant ce cycle de travail sur l'écriture et la lecture, on a pu observer des interactions sur l'occupation des temps libres de nos jeunes dans leur quotidien en centre. En effet, on a pu relever des incidences sur leurs habitudes en matière d'écriture. Écrire est important au CEF, les jeunes sont éloignés de leur famille pour six mois minimum. Écrire et recevoir du courrier permet de mieux supporter la distance jusqu'aux visites ou permissions. À une période, donc pendant cette session slam, ils effectuaient beaucoup plus de courrier à leur famille et à leurs amis. Certains écrivaient même des poèmes à leur petite copine, souvent d'ailleurs les plus durs d'entre-eux. D'autres se sont mis à écrire des chansons de rap, qu'ils enregistraient en salle informatique. Et pour avoir écouté deux d'entre-elles, c'était plutôt engagé et sensé. Au niveau de la dynamique de groupe, sur 8 jeunes, un seul rôlait parfois dans les ateliers. Il s'agissait de celui qui se prenait pour le caïd du groupe. Et dans les ateliers, tout le monde l'épaulait, mais il ne le faisait pas pour les autres. Ce qui fait qu'il a un peu perdu son leadership à ce moment-là. À l'issue de la session slam, une restitution des ateliers a été programmée, pour le goûter de Noël du CEF, auquel étaient conviés les jeunes, des familles et des partenaires, et des professionnels de l'institution. Les jeunes ont fait une représentation de leurs productions écrites sur un accompagnement musical rap. Ils ont slamé leurs textes devant un public. Leur retentissement en a été important. Il s'est avéré que les familles, comme les professionnels, ont été agréablement surpris. Les jeunes se sont sentis valorisés, écoutés, ap-

plaudis. Ils ont pu voir les émotions positives sur les visages des adultes, et en particulier de leur famille, à qui ils ont pu montrer une autre image d'eux-mêmes. Les contenus des textes, la passion avec laquelle les jeunes les déclamaient, une mise en cœur commune sur certains passages, sont apparus lors de la représentation comme une sorte de pénitence : un air de regret collectif, avec un côté très cérémonial, apporté par le cœur et l'effort du jeune pour poser sa voix et surmonter son trac. La représentation a permis de véhiculer une image particulièrement positive du CEF auprès des familles. En effet, elles ont manifesté beaucoup d'émotion concernant les textes slamés par leur enfant, qui pour la plupart, parlaient d'elles et de leur souffrance, générée par les passages à l'acte du jeune, aujourd'hui regrettés. Après la représentation, un jeune s'est levé devant le public de professionnels, et a remercié toute l'équipe au nom de tous les jeunes pour, je cite : « tout ce que vous avez fait pour nous ». Les professionnels ont été émus de cette déclaration, qui n'est pas des moindres, puisqu'elle n'arrive parfois jamais dans notre métier.

Donc ces textes parlent de la souffrance des jeunes et des familles, du rapport à la loi, de la délinquance, des problèmes qui touchent les jeunes et plus particulièrement ceux en difficulté. Et l'écriture aide le jeune à se décharger d'une partie de ses difficultés en aidant à libérer sa parole dans un espace bien défini et reconnu par tous. Je vais conclure en disant que c'est une action qui gagnerait à être pérennisée dans une structure d'hébergement, car elle contribue, en libérant la parole, à améliorer les relations entre jeunes ou entre jeunes et adultes. Surtout dans une structure où le turn over des jeunes est important. Je ne vais pas contredire mon collègue, la conclusion que j'avais écrite c'était : « L'activité a bien évidemment un coût. Aussi il serait intéressant de pouvoir passer le relais à un ou deux référents de la structure, afin de pouvoir inscrire ce média éducatif dans une continuité ». Je ne contredis pas ce que le collègue a dit. Je suis d'accord avec lui quand il dit qu'il faut un intervenant professionnel pour mettre en place ce genre d'activité. C'est-à-dire pour en avoir discuté avec le slameur, si un ou deux professionnels assistent dans un premier temps à toutes les interventions, on peut être en capacité de reproduire le travail qui a été entamé. Par contre il faudrait le faire venir de fa-

çon ponctuelle pour organiser d'autres méthodes de travail ou d'autres projets d'action.

Question : Je voulais savoir si c'est un atelier contraint. Si les 8 jeunes en question sont obligés de participer à cet atelier et d'autres non ?

Céline Stafaniak : Au CEF, les activités sont obligatoires jusqu'à 17 heures, et donc c'était une activité inscrite sur l'emploi du temps. Et on avait fait le choix d'installer cette activité le mardi matin au sujet de la réunion de service. Ce n'était pas un moment qui était choisi par hasard, c'est un moment où il se passait souvent des incidents. Les jeunes, je vais dire, angoissés à l'idée qu'on pouvait discuter d'eux en réunion, et donc on avait choisi de mettre cet atelier-là qui était en plus pour nous complémentaire à l'école. Parce que quand le mardi matin les profs ne sont pas à l'école, et quand il y a réunion il n'y a pas d'école.

Question : Est-ce que ce type d'atelier, écriture ou slam, peut être mis en place à partir de groupes qui ne sont pas constitués ? Est-ce qu'on pourrait imaginer rassembler des jeunes qui vivent dans des milieux différents, et aborder ce type de travail ?

M. Caron : C'est vrai que dans notre cas, les jeunes on les a sous la main; ils sont là et c'est plutôt facile. Quand on crée un carnet de voyage et qu'on part en camp, effectivement c'est un groupe constitué; on s'en va dans un endroit donné à un moment donné. Il y a un début et une fin. Là c'est vraiment un groupe constitué. Moi je pense que ça peut se faire dans un service de milieu ouvert ou dans un service d'insertion, avec peut-être la difficulté qu'il faudra peut-être courir après les gamins à un moment ou à un autre, et qu'il y a des choses qui n'apparaîtront pas sur un carnet de voyage qui est le vécu qu'on peut avoir au sein d'un hébergement collectif. Je pense que ce sera différent, mais je pense que ça peut se faire.

Question : Je rejoins mes collègues en disant qu'il y a quand même la question des moyens, c'est-à-dire que tout ça a un coût. Et je crois que c'est important d'avoir un bon professionnel pour nous aider. Effectivement, on n'amène pas les gamins en leur disant tu vas apprendre à écrire; parce que sinon on n'en aurait pas beaucoup.

Mais c'est difficile pour nous professionnels à la fois d'assurer l'accompagnement, de les motiver; parce qu'ils n'arrivent pas tous nécessairement avec l'envie. Alors, tout ça a un coût, est-ce que les institutions ont envie de mettre ce coût-là ?

Question : Je me demandais si le jeune qui ne veut pas participer à cet atelier slam, dans le sens où c'est obligatoire chez vous, et parce qu'il n'a pas la fibre artistique, et peut-être parce que ce n'est pas du tout son style de musique, mais qu'est-ce qui se passe pour ce jeune qui refuse de participer à l'atelier ?

Céline Stafaniak : Mais en CEF dans un hébergement classique, de toute façon on est confronté à ça tous les jours. On impose quelque chose au groupe, et il y a toujours des récalcitrants. C'est justement le travail éducatif : c'est d'amener le jeune à prendre conscience, à le convaincre qu'il doit participer à cet atelier et à prendre conscience que c'est bien pour lui. Maintenant, il ne faut pas avoir une fibre artistique pour faire partie d'un atelier slam. Il ne faut pas avoir un

goût musical particulier pour faire partie d'un atelier slam. Parce que le slam, ça peut être des textes déclamés sans musique. Si le gamin n'accroche pas à la musique rap, il peut très bien demander un morceau de musique classique ou un morceau de musique électro pour s'y retrouver. Je pense qu'il y a toujours moyen de composer en fonction des individualités de chacun, même en groupe.

M. Caron : Mais l'intérêt des ateliers c'est d'essayer de trouver une place pour tout le monde. C'est-à-dire que dans les ateliers d'écriture par exemple, donc on a fait un feuilleton radiophonique, il y a des jeunes qui ne voulaient pas écrire, mais on avait besoin pour faire un feuilleton radiophonique de musique. Donc c'est un peu le DJ qui s'était chargé de trouver de la musique pour accompagner les textes. Ou celui qui n'était vraiment pas branché par ça et bien on lui a demandé de travailler pourquoi pas sur la pochette. Et à partir de là on arrive petit à petit à les amener par des entrées différentes vers un but qui est commun.